

Psaume 27 Luc 14 1 Pierre 3, 8-15

« Heureux celui qui mangera au banquet du Royaume de Dieu ». Cette pieuse exclamation d'un convive au repas qu'un jour de schabbat Jésus prit dans la demeure d'un notable pharisien, traduit bien le sentiment commun: Quoi de plus universellement partagé que le désir de jouir de la présence de Dieu dans son Royaume, dont le festin est ici l'image fastueuse ? Aux premiers siècles en effet les agapes réunissaient les croyants, comme en une annonce mystique de l'humanité enfin réunie autour de son Dieu.

Nous tomberons d'accord pour dire que les hommes et les femmes ne demandent pas mieux que de se tenir auprès de Dieu. Tout le monde veut trouver Dieu et l'être humain ne peut rien désirer de mieux que son salut. Il semble que rien ne soit plus attrayant que cela. Du coup, nous nous représentons les choses ainsi: Dieu adresse son invitation et offre sa grâce à l'être humain qui n'a rien de plus pressé que d'y répondre.

Or cette évidence n'est pas une. Au convive enthousiaste, Jésus réplique à peu près ceci : Tu t'imagines que prendre part au banquet du royaume des cieux est la chose la plus désirable aux yeux de tous ? Eh bien écoute plutôt ceci !

Suit la parabole : « Un homme donna un grand repas et il invita beaucoup de gens... ». Beaucoup de gens, entendez par extension, tout le monde. Dieu invite tout le monde. Il offre sa grâce d'une façon générale. Il fait bien les choses et agit en sorte que nul ne soit oublié.

« A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités : venez car tout est prêt ». Et voilà que le serviteur est éconduit. Poliment, mais il est éconduit. Par des exemples très concrets, Jésus montre que lorsque Dieu invite, l'être humain décline l'invitation. Pour toutes sortes de bonnes raisons.

Le premier invité est dans les affaires et les affaires ne sauraient attendre – le temps c'est de l'argent... Le second a du travail – et le travail, c'est la vie comme le suggèrent certaines pierres tombales... Le troisième vient de se marier et il entend profiter de ce bonheur tout neuf, avant peut-être que les années ne passent, éteignant la passion des premiers jours...

Je souligne d'un trait rouge que tous ces exemples concernent des valeurs sociales reconnues : les affaires, le travail, le couple et la famille. Rien que des motifs parfaitement honorables et légitimes. Ainsi, nous pouvons repousser Dieu très respectueusement, pour des motifs parfaitement honorables et légitimes. Les affaires, le travail, le couple, la famille peuvent être des excuses possibles à l'invitation ultime que nous adresse le Dieu vivant.

Et pourquoi des excuses ? Parce qu'au fond, les invités n'y tiennent pas vraiment. S'ils y tenaient, ils auraient trouvé un moyen d'accepter.

Ici le Christ nous décoche les vérités difficiles d'un Dieu exigeant. Spontanément, l'être humain a tendance à fuir loin de Dieu. Il invoque toutes sortes

de motifs pour remettre la rencontre à plus tard. Nombres d'épisodes bibliques le montrent.

Dans le livre de la Genèse, il est écrit qu'après avoir mangé du fruit de l'arbre défendu, l'homme et la femme se cachèrent loin du Seigneur Dieu. A sa question « Adam, où es-tu ? », l'homme répond : « J'ai eu peur et je me suis caché »...

Au livre de Jérémie, il est dit que le futur prophète répond par la négative à l'annonce de la mission dont Dieu le charge : « Je ne suis qu'un enfant, je ne sais pas parler en public... »

Au livre de Jonas, nous lisons « La parole du Seigneur fut adressée à Jonas... et Jonas se leva pour s'enfuir loin de la face du Seigneur ».

La question est : Pourquoi fuions-nous le Dieu vivant ? Peut-être à cause de la culpabilité que nous ressentons vis à vis de Lui. Nous ne nous sentons pas dignes, nous ne Le méritons pas. Ou bien il nous fait peur. C'est la peur d'une remise en cause trop radicale. Nous sentons qu'une telle rencontre ne peut pas rester sans effet ni conséquence. A la rigueur nous acceptons Dieu à distance, dans les Eglises, solidement encadré par les docteurs et contenu par les institutions. Nous voulons bien penser à lui de temps à autre comme à un lointain cousin d'Amérique. Mais Dieu vraiment présent dans ma vie, c'est une autre chanson...

L'hôte de la parabole ne se résigne pas. Puisque les invités refusent, il va en chercher d'autres, et il se tourne en particulier vers les marginaux. Les pauvres, les infirmes, les aveugles, les estropiés – une vraie cour des miracles.

Pourquoi ceux-là précisément ? Peut-être parce que ce sont des éprouvés. Des laissés pour compte et des perdants de la vie normale, qui est la vie des affaires, du travail et de la famille. Ils se sont retrouvés au bord de la route et cette épreuve a dû les faire réfléchir. Peut-être qu'à cette occasion, ils ont révisé leur hiérarchie des valeurs. Au jour du malheur, réfléchis, conseille l'Ecclésiaste. Nous sommes ainsi faits que seuls les accidents ou les échecs nous apprennent quelque chose... Chacun connaît ces trajectoires personnelles qu'une grande épreuve a fait définitivement basculer – a converti au sens propre, comprenez qu'elle les a fait changer de direction.

Mais ce n'est pas vrai toujours. Voyez la fin de la parabole : il reste encore des places vides au banquet. C'est à partir de là que l'invitation se transforme en poursuite. Dieu se lance à la poursuite de cet homme qui le fuit : « Contrains-les d'entrer »...

Je m'arrête à ce verset, pour le moins chargé. Entre lui et nous se tient l'épaisseur de presque deux mille ans d'interprétation. C'est le fameux *compelle intrare* qui depuis saint Augustin a permis à l'Église de justifier toutes les persécutions et les Inquisitions contre les mal-croyants, les réfractaires, les hérétiques... La Réforme n'y a rien changé au début. Calvin a applaudi des deux mains à la trouvaille de saint Augustin, en déduisant qu'il est per-

mis aux magistrats genevois de contraindre les obstinés et les rebelles et de faire des édits pour les ranger au service du vrai Dieu et de l'unité de la foi. Il faudra beaucoup de sang et de larmes pour finir par admettre que la trouvaille de saint Augustin n'était pas aussi géniale que ça...

Le Christ veut-il vraiment que son Église ait le droit de soumettre les consciences, de leur imposer une carte forcée et un menu obligatoire, quitte à faire appel à la force si nécessaire ? L'Église du Christ ne serait-elle qu'une vulgaire machine à soumettre les âmes ? Vous sentez bien que ça ne tient pas debout.

Le verbe grec traduit certes le sentiment d'une urgence – celle d'insister et de persuader. Mais il n'implique pas une obligation et moins encore une contrainte physique ! Pour comprendre, il faut revenir à la peur sous-jacente des invités qui s'excusent. Il est nécessaire et urgent de leur expliquer que leur peur n'a pas lieu d'être. Que ce Dieu qu'ils fuient n'est pas Celui qu'ils croient. Que ce Dieu qui les invite et leur offre sa grâce n'est pas leur ennemi. En réalité, il s'agit de rassurer ceux qui se sentent indignes, ceux qui hésitent à entrer, ceux qui pensent qu'il n'y a pas de place pour eux...

En définitive, rien n'est plus urgent que de dissiper le malentendu entre Dieu et l'homme. Cette clarification est la tâche de l'Église, la tâche de la prédication et du témoignage personnel. Mais cela seulement.

L'apôtre Pierre recommande de rendre compte de l'espérance qui est en nous avec douceur et avec respect. Rendre compte, n'est-ce pas dire à l'autre : Qui que tu sois, tu as le droit de savoir qui je suis ? Et ça s'arrête là.

Maintenant encore faut-il qu'à cet Évangile extérieur, qui est de la responsabilité du disciple, réponde un Évangile intérieur, une voix qui parle à l'intériorité de l'invité. Et cela est la responsabilité de Dieu.

« Mon cœur me dit de ta part : Cherchez ma face et je cherche ta face... » Chez quiconque cherche, il y a comme un mystérieux aiguillon intérieur qui oriente sa quête. De grands personnages bibliques – Moïse, Esaïe, Paul- ont parlé de cette expérience intime. Ils ont fini par y reconnaître la trace Dieu en eux.

Dans les cas plus humbles, le vôtre et le mien peut-être, c'est toujours la même chose qui se produit. Dieu prend l'initiative pour nous amener à Lui. Au moyen de circonstances et de détours les plus divers, les plus inattendus, que nous sommes les seuls à connaître et dont nous sommes seuls juges, il nous attire à Lui. Tout est fonction de ces forces cachées, qui freinent et arrêtent notre fuite.

Et si l'Église était le rassemblement de celles et ceux qui ont été intérieurement arrêtés par Dieu dans leur fuite éperdue ? (1)

Je termine par l'image finale de la maison remplie. Dieu ne veut pas de place vide dans sa maison. Il veut une maison pleine. Il veut la plénitude de

l'être. Son invitation à chacun d'entre nous, c'est la promesse et l'espérance qu'un jour, guéris de nos peurs et laissant là nos fausses excuses, nous serons plus que ce nous sommes aujourd'hui.

Amen

(1) Selon une expression de Paul Tillich